

Entraînement à la composition d'humanités, type « Agro-Véto ».

Sujet : Dans le roman *Robinson Crusoë* de Daniel Defoë (1719), le personnage principal tient les propos suivants : "La nature et l'expérience m'apprentent, après mûre réflexion, que toutes les bonnes choses de l'univers ne sont bonnes pour nous que suivant l'usage que nous en faisons, et qu'on n'en jouit qu'autant qu'on s'en sert ou qu'on les amasse pour les donner aux autres, et pas plus."

En quoi cette affirmation vous permet-elle d'approfondir votre réflexion sur le thème « expériences de la nature » et votre lecture des œuvres au programme, *Vingt mille lieues sous les mers* de J. Verne, l'introduction et les sections I et III (chapitres II à V) de *La connaissance de la vie* de G. Canguilhem et *Le Mur invisible* de M. Haushofer ?

Quelques renseignements peut-être utiles sur l'auteur et l'oeuvre : [essentiellement d'après Wikipédia] [NB : pour les devoirs type ENS ou Polytechnique, il est toujours bon de montrer ses références culturelles]

En l'occurrence : le roman de Defoë, le mythe de Prométhée et les robinsonnades (cf ci-dessous) sont considérés comme des références communes.

- Daniel Defoe ou Daniel de Foë, de son vrai nom Daniel Foe, est un aventurier, entrepreneur, commerçant, agent politique, agent secret et écrivain anglais, né vers 1660 à Londres et mort le 24 avril 1731 dans la Cité de Londres. Il est notamment connu pour être l'auteur de *Robinson Crusoé* et des *Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders*, mais il a écrit bien d'autres ouvrages.

- Son roman le plus célèbre, *Robinson Crusoé* (1719), raconte la survie d'un naufragé dans une île déserte. Il se serait inspiré de l'aventure d'Alexandre Selkirk, un marin écossais qui aurait débarqué sur l'île inhabitée de Más a Tierra (archipel Juan Fernández) où il a survécu de 1704 à 1709. D'autres sources sont également proposées comme inspiration de ce roman.
- Écrit à la première personne, le récit se donne pour cadre une île inhabitée à l'embouchure de l'Orénoque, près des côtes vénézuéliennes, où Robinson, après avoir fait naufrage, doit vivre vingt-huit années. Durant son séjour, il fait connaissance d'un autochtone, qu'il a sauvé de la mort et qu'il considère, selon l'ethnocentrisme¹ européen de l'époque, comme un « sauvage » ; il le nomme Vendredi et l'« éduque ». Les deux compagnons vivent ensemble pendant plusieurs années avant de pouvoir quitter l'île.
- C'est un des premiers romans d'aventures, voire le premier, écrit en anglais. Il connut un grand succès à sa parution. Certains, comme Jean-Jacques Rousseau, le considérèrent comme un livre d'éducation.
- Le roman peut être lu comme une glorification des capacités **prométhéennes** de l'homme à survivre et à recréer un semblant de civilisation dans une sorte de « nature originelle ».
- [titre complet : *La Vie et les Aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé de York, marin, qui vécut vingt-huit ans sur une île inhabitée sur la côte de l'Amérique, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, à la suite d'un naufrage où tous périrent à l'exception de lui-même, et comment il fut délivré d'une manière tout aussi étrange par des pirates. Écrit par lui-même.*]

1 Ethnocentrisme : mot-à-mot peuple (*ethnos*) comme centre. Le fait de considérer son propre peuple, ses coutumes, sa civilisation comme normes de référence absolues.

- Le roman a inspiré le genre dit des « robinsonnades », sous-genre du roman ou du film d'aventures, qui place un héros isolé au milieu d'un univers naturel dans lequel il doit s'organiser pour survivre (création d'outil, d'habitat, « réinvention » du four, de la meule...) : **met en scène l'homme comme créature prométhéenne**. Le roman de Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*, est une robinsonnade.
- Le roman de Defoë a inspiré un auteur contemporain, Michel Tournier, qui revisite le mythe de Robinson en lui donnant un tout autre éclairage dans ses deux romans *Vendredi ou la vie sauvage* et *Vendredi ou les limbes du pacifique* : dans ces deux romans, le rapport éducatif s'inverse : c'est Vendredi qui fait découvrir à Robinson les merveilles d'un retour à la nature.
- Le poète Saint-John Perse dans *Eloges à Crusoë*, s'est également inspiré de ce mythe pour imaginer un Robinson et un Vendredi revenus à la civilisation, une civilisation qui les dégrade sur les plans moral et physique. (**voir ci-dessous**).

- **Créature prométhéenne, capacité prométhéenne** : ces expressions viennent du mythe grec (et sumérien) du Titan **Prométhée**.
- Mythe de Prométhée : lien avec les capacités industrielles (techniques) de l'homme [et rapports ambigus avec les dieux : illustre idée que l'homme est proche ET éloigné du divin → volonté de dépasser les limites imposées par la nature – en même temps ce désir d'outrepasser ces limites lui est naturel]

Contenu des mythes liés à Prométhée (en rouge, ce qui est le plus utile pour le thème) :

- a. Prométhée aurait participé à la création de l'homme (aspect physique proche des dieux, statut ambigu de l'homme) à partir de boue et d'argile
- b. **Prométhée est surtout connu pour avoir volé aux dieux (et même à Jupiter) le feu pour le donner aux hommes et leur permettre de survivre (cf Hésiode, Platon ci-dessous) → permet invention des outils et connaissance des arts. => l'homme = créature prométhéenne => tendance humaine à lutter contre la nature et à modifier drastiquement et consciemment son milieu pour en tirer de quoi vivre – et davantage encore (vivre bien).**
- c. ruse de Prométhée : institution du premier sacrifice.

NB : Prométhée = celui qui réfléchit avant / jumeau Epiméthée : celui qui réfléchit après, **cf texte de Platon, ci-dessous**.

- Récemment est apparue l'expression de « **honte prométhéenne** », justement provoquée par ce rapport de domination et de surexploitation de l'homme face à la nature, c'est-à-dire à son milieu.

I. Analyse du sujet :

"La nature et l'expérience m'apprirent, après mûre réflexion, que toutes les bonnes choses de l'univers ne sont bonnes pour nous que suivant l'usage que nous en faisons, et qu'on n'en jouit qu'autant qu'on s'en sert ou qu'on les amasse pour les donner aux autres, et pas plus."

Deux parties dans le sujet, qui ne sont pas à placer sur le même plan :

- phrase introductrice : le personnage principal transmet une leçon « La nature et l'expérience m'apprirent, après mûre réflexion, que... »
 - le personnage qui parle = Robinson lui-même = habilité par l'« expérience », par son expérience de la nature, à dispenser une leçon (familiarité avec la nature, avec la survie en milieu naturel).
 - transmet une leçon née conjointement de l'expérience (vie dans la nature) et de la réflexion (« m'apprirent, après mûre réflexion »).
- le contenu de la leçon, lui-même en deux parties, qui porte sur l'utilisation des ressources naturelles (les « bonnes choses » de l'univers) en fonction de la manière dont l'homme (« nous ») les évalue ; cette évaluation repose elle-même sur l'usage que l'homme en fait (autre forme d'expérience).
 - le jugement, l'appréciation qui permettent de qualifier de « bonnes » les « choses de l'univers » reposent sur l'évaluation des ressources naturelles par un sujet de référence (elles sont « bonnes pour nous ») qui les expérimente (« selon l'usage que nous en faisons » - « on n'en jouit ») par l'usage et la jouissance. C'est donc l'usage qui permet d'établir une norme de ce qui est « bon » ; ce sujet de référence, c'est l'homme (l'humanité).
 - deuxième partie de la leçon, plus implicite, constitue une réflexion sur la manière d'utiliser ces ressources, indexée justement sur leur emploi, et une invitation à ne prélever dans la nature que ce dont l'homme a l'usage et ce dont il peut jouir (le reste est inutile) : les formules restrictives « **ne** sont bonnes pour nous **que** suivant l'usage... », « on **n'en jouit qu'autant** qu'on s'en sert » impliquent, certes, une **invitation** à exploiter la nature pour en jouir, soit directement soit indirectement (« on s'en sert ou on amasse pour les donner aux autres »), dans un rapport utilitariste au monde, celui d'un exploitant, mais c'est aussi et surtout une invitation **à limiter cette exploitation à l'usage** (« et pas plus ») en évitant le gaspillage et la thésaurisation ou la destruction qui sont inutiles.

Reformulation : Le personnage principal à travers cette citation tirée du roman, transmet donc une leçon, tirée de son expérience de la nature et formalisée par sa raison, par laquelle il invite l'humanité à une exploitation raisonnée des ressources naturelles, limitée au besoin et à l'usage qu'elle en a.

Problématisation (construction du problème) :

- Defoe (et donc son personnage Crusoë) se situent au XVIII^{es} à l'ère pré-industrielle. Le même raisonnement est-il tenable à l'ère post-industrielle, quand les moyens techniques permettent une exploitation – et un usage – des ressources naturelles à très grande échelle ?
- le critère de la jouissance et de l'usage sont-ils pertinents pour qualifier et évaluer les ressources naturelles, et donc pour établir une norme de l'exploitation du milieu ? Le désir étant illimité, après tout la jouissance peut l'être aussi → critère non limitant.
- la position de Crusoë est sans doute pertinente pour les êtres vivants en général, mais n'y a-t-il pas une spécificité humaine dans les rapports avec le milieu ?

- si on raisonne ainsi, que faire de ce qui dans l'univers n'est pas « bon pour nous », voire se révèle néfaste ? Est-il légitime de l'éradiquer ou de le faire disparaître ?

D'où la problématique suivante : le critère de la jouissance et de l'usage est-il pertinent pour évaluer les ressources naturelles afin d'en réguler l'exploitation ?

Plan adopté : [NB : j'ai utilisé un grand nombre d'exemples, vous n'êtes pas obligés d'en utiliser autant].

I Crusoë propose de limiter l'exploitation des ressources à ce dont nous avons l'usage, en fonction de ce que notre expérience nous permet de déterminer

II. Le critère de l'usage et de la jouissance n'est pas un critère suffisamment limitant.

III Comment repenser les critères de notre évaluation des ressources naturelles ?

Amorces possibles :

→ Livre de la Genèse, versets 29-31 :

« Dieu dit encore : « Je vous donne toute plante qui porte sa semence sur toute la surface de la terre, et tout arbre dont le fruit porte sa semence : telle sera votre nourriture ».

→ « [Toutes les espèces] dont la concurrence nous offre de véritables dangers sont certainement destinées à disparaître bientôt sous nos efforts sagement concertés. Il ne restera finalement que les espèces inoffensives, et surtout les races qui nous présentent une utilité quelconque, matérielle, physique, intellectuelle ou morale ». Auguste Comte, *Système de politique positive*.

→ J.-B. Lamarck : « L'homme par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. »

→ référence au mythe de Prométhée, au roman Robinson Crusoë, ou au genre de la robinsonnade, etc...

→ questionnements actuels sur l'exploitation des terres rares et problèmes causés par la surexploitation...

Plan détaillé :

I Crusoë propose de limiter l'exploitation des ressources à ce dont nous avons l'usage, en fonction de ce que notre expérience nous permet de déterminer :

1. Nous évaluons les ressources naturelles que nous procure le milieu dans lequel nous vivons en fonction de l'usage que nous en avons : « les « bonnes choses » de l'univers ne sont « bonnes pour nous que suivant l'usage que nous en avons ».

- C'est particulièrement vrai dans le roman de Verne, dont l'énigmatique capitaine Nemo professe une préférence pour le milieu marin pour la richesse de ses ressources, p. 122 chap. X « L'homme des eaux » : « Depuis longtemps j'ai renoncé aux aliments de la terre, et je ne m'en porte pas plus mal. Mon équipage, qui est vigoureux, ne se nourrit pas autrement que moi » ; de là l'appréciation dithyrambique de Nemo p. 125 : « Oui ! Je l'aime ! La mer est tout ! (...) La mer est le vaste réservoir de la nature. » ou encore p. 124 « Mais cette mer, monsieur Aronnax,

me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vêt encore ». → le jugement porté par Nemo sur la mer est à la mesure des dons que celle-ci lui accorde, même si la préférence du personnage pour le milieu marin probablement d'autres origines².

- On peut citer aussi évidemment l'évaluation que fait Ned des poissons, évaluation appuyée sur l'expérience et fondée sur l'usage : p. 166, dans « Le fleuve noir » chap. XIV, à Conseil qui émet l'hypothèse que Ned « tueur de poissons, très habile pêcheur », ne sait pas comment les classer : « Si, répondit sérieusement le harponneur. On les classe en poissons qui se mangent et en poissons qui ne se mangent pas ! ».
- La narratrice du *Mur invisible*, livrée soudain à elle-même pour tirer sa propre subsistance du milieu naturel, opère un tri, d'après son expérience et son savoir, dans ses ressources, en fonction de ce qui est « bon pour elle » : p. 134 les prunes mangées sur place lui donnent « la colique pendant la nuit », elle se force à manger les petites pommes rouges du pommier sauvage pour assurer son apport en vitamines pendant l'hiver, et les framboises lui procurent, avant qu'elle n'en soit saturée, le « réel bonheur de plonger dans toute cette douceur » p. 99. Tout comme Crusoë dont elle est une forme d'héritière littéraire, la narratrice doit sans cesse évaluer ce qu'elle aura besoin de prélever dans le milieu naturel pour prélever sa subsistance.
- Les animaux d'ailleurs n'agissent pas autrement : cette caractéristique humaine d'évaluer l'environnement en fonction de son usage est pour Canguilhem une caractéristique du vivant en général, engagé dans un perpétuel « débat » ou « dialogue » avec son milieu : la tique (selon l'exemple repris de Von Uexküll, biologiste et philosophe allemand, 1864-1944) évalue également la pertinence pour sa survie du milieu naturel, non pas, comme l'humain, par la raison (appuyée sur la connaissance et l'expérience), mais grâce à d'autres critères, en particulier l'odeur de graisse qui se dégage de la peau et la température du sang. (pp. 186-187, « Le vivant et son milieu »). Dans le chapitre « Le vivant et son milieu » p. 197, Canguilhem insiste d'ailleurs sur ce lien entre valeur et besoin : « Un sens, du point de vue biologique et psychologique, c'est une appréciation de valeurs en rapport avec un besoin ». D'ailleurs pour lui, même la connaissance du vivant est validée par l'utilité qu'elle offre à celui-ci, en tant que c'est un moyen de la vie : p. 12 de *L'Introduction à La connaissance de la vie*, « pensée et connaissance s'inscrivent, du fait de l'homme, dans la vie pour la régler » car « la connaissance consiste concrètement dans la recherche de sécurité par réduction des obstacles. » La connaissance, dévaluée parce qu'elle est « manifestement (...) perte pour la jouissance » est revalorisée en tant qu'instrument de la vie.

=> les ressources naturelles font donc l'objet d'une évaluation qui repose sur l'utilité qu'elles offrent, et la connaissance du vivant fait partie des moyens de cette évaluation.

2. Il semble dès lors naturel de prélever dans notre milieu (univers) ce qui est « bon pour nous » et ce dont nous avons l'usage ou la jouissance :

- Verne, Partie I, chap. X « L'homme des eaux » p. 124, Nemo vante avec fierté la façon dont l'exploitation du milieu marin répond à ses besoins : « Oui monsieur le Professeur, la mer fournit à tous mes besoins. Tantôt je mets mes filets à la traîne, et je les retire, prêts à se rompre. Tantôt je vais chasser au milieu de cet élément qui paraît être inaccessible à l'homme et je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines (...) J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses ». Tout le chapitre XXI de la première partie, « Quelques jours à terre », évoque avec une malice gourmande les plats que l'équipée va tirer des ressources de l'île : les kangourous sont des « animaux à côtelettes », et le perroquet, « convenablement préparé, vaut son coup de

² La clé de la misanthropie et de la souffrance de Nemo est donnée dans le roman *L'île mystérieuse*.

fourchette » (le verbe « valoir » ici fait référence à la valeur qu'on lui attribue en fonction de l'usage, comme on l'a dit plus haut).

- La narratrice du *Mur invisible* pallie le manque de légumes verts en consommant des orties, des épinars sauvages, des bourgeons de pin...
- Canguilhem, *Le vivant et son milieu*, p. 187, citant cette fois Goldstein³ : « Entre le vivant et son milieu, le rapport s'établit comme un débat (*Auseinandersetzung*) où le vivant apporte ses normes propres d'appréciation des situations, où il domine le milieu et se l'accommode. » Ici l'homme est traité comme une partie des êtres vivants en général.

3. Mais l'expérience de la Nature elle-même nous invite à limiter cette exploitation : (« on n'en jouit qu'autant qu'on s'en sert ou qu'on en amasse pour donner aux autres, et pas plus ! »).

- La narratrice du *Mur invisible* économise ses ressources et transforme ses pratiques d'une année sur l'autre pour avoir toujours de quoi subsister : p. 178 « J'examinai ma réserve de pommes de terre et constatai que je devais me montrer économe si je voulais arriver à la prochaine récolte. Il n'était pas question de toucher à la réserve pour les semences. » p. 214, interruption de la pêche pour laisser la population de truites de la mare se reconstituer : « Cet été je ne pêcherais pas, elles auraient le temps de récupérer ».
- dans *Vingt mille lieues sous les mers*, la question de l'épuisement des ressources marines est évoquée à plusieurs reprises, en particulier à travers le personnage de Ned Land. Ned est un chasseur, et en tant que tel, il exprime à plusieurs reprises son plaisir de chasser, soit dans un but défensif (c'est ainsi qu'il est engagé au début de l'oeuvre pour détruire le *Nautilus*) soit pour fournir des vivres à l'équipage du vaisseau, cf chapitre XXI de la Première Partie, « Quelques jours à terre » : « Je crois que, dans l'excès de sa joie, le Canadien s'il n'avait pas tant parlé, aurait massacré toute la bande ! Mais il se contenta d'une douzaine de ces élégants marsupiaux. » Les petits kangourous tués par Ned vont servir à approvisionner le *Nautilus*, même si le personnage, dans sa frénésie meurtrière (quoique traitée sur le mode bouffon et joyeusement caricatural) ne peut servir de modèle de comportement : « Le joyeux Ned se proposait de revenir le lendemain à cette île enchantée, qu'il voulait dépeupler de tous les quadrupèdes comestibles » p. 251. Or Ned lui-même, dont l'attitude n'est pas blâmée par le professeur Aronnax, mais plutôt considérée avec une indulgence amusée, est choqué par l'attitude de Nemo vis-à-vis des cachalots, qui ne font pas partie des animaux comestibles, et s'écrie, au chapitre XII, partie II, « Cachalots et baleines » : « Je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie » p. 461. Implicitement, le lecteur est donc invité à réfléchir à la légitimité de ce massacre qui ne revêt pour l'équipage aucune utilité. Inversement, le capitaine Nemo refuse à Ned de chasser la baleine, p. 457, et Aronnax commente : « le capitaine avait raison. L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'océan ».

Conclusion transition : Le vivant de manière générale, et l'homme en particulier, évalue d'après son expérience et trie dans la nature ce dont il a besoin pour subsister. Cependant, le critère de la jouissance et de l'utilité ne peuvent servir de seule norme pour régler l'exploitation par l'homme des ressources de son milieu.

II. Le critère de l'usage et de la jouissance n'est pas un critère suffisamment limitant.

Ces critères sont pensés par Robinson Crusoë comme des facteurs de limitation de l'exploitation des ressources naturelles (on n'use que de ce qui est bon pour nous) ; en réalité cette implication ne va pas de soi : juger les choses « bonnes » en fonction de leur usage ne constitue pas un critère pertinent.

3 K. Goldstein, 1878-1965, neurologue et psychiatre allemand.

1. Si on se fonde sur ces critères, quel sort faut-il réserver à ce qui n'est pas « bon pour nous », voire à ce qui est néfaste ? A-t-on pour autant le droit de l'éliminer ?

- La réponse semble à première vue très claire chez Jules Verne, et cependant elle est plus ambiguë qu'il n'y paraît : il semble qu'il existe des animaux dangereux (« **féroces** », « **malfaisants** »), qu'il peut paraître légitime d'éliminer, comme l'araignée monstrueuse, le poulpe géant, le cachalot... : il semble ainsi acceptable de se défendre contre un prédateur ou un danger ; mais la question n'est pas si simple : que penser de l'hécatombe de cachalots⁴, justifiée par Némó de « **massacre d'animaux malfaisants** » p. 461 mais qui laisse la mer « **couverte de cadavres mutilés** ». ?
- L'exemple même du *Nautilus*, pris au début du roman pour un monstre marin, nous invite à remettre en question cette légitimité. Au chap. I de la première partie, « Un écueil fuyant » p. 38, lorsque près de deux cents navires disparaissent : « **ce fut le « monstre » qui, justement ou injustement, fut accusé de leur disparition, et, grâce à lui, les communications entre les divers continents devenant de plus en plus dangereuses, le public se déclara enfin et demanda catégoriquement que les mers fussent enfin débarrassées à tout prix de ce formidable cétacé** ». C'est ainsi que Ned Land est embauché pour faire disparaître le « monstre » ; mais Jules Verne nous invite à approfondir notre réflexion quand le *Nautilus* se révèle rempli d'êtres humains et que Némó exprime, au chap. X de la première partie, « L'homme des eaux », une certaine rancœur, une discussion s'engage entre le capitaine et Aronnax pp. 114-115. Même si « **l'Abraham Lincoln croyait chasser quelque puissant monstre marin dont il fallait à tout prix délivrer l'océan** », (...) le commandant Farragut « **eût cru de son devoir de détruire un appareil de ce genre tout comme un narval gigantesque** ». La rancœur de Némó – pourtant le premier agresseur – et l'analogie du traitement réservé aux humains et aux animaux pousse le lecteur à questionner le postulat de la légitimité qu'il y aurait à détruire le vivant sous prétexte qu'il représente un danger.
- Ce même questionnement est implicitement posé dans le *Mur invisible* : même si la narratrice est effectivement menacée par l'intrus qui vient d'abattre Lynx et taureau de sa hache, est-il pour autant acceptable de « **viser et tirer** » sans sommation, alors que la narratrice n'est pas directement ni immédiatement menacée ? Cette attitude contraste d'ailleurs singulièrement avec les précautions et le malaise qu'elle ressent lorsqu'il est question de chasser pour se nourrir (elle répugne par exemple à inscrire dans son agenda les chevreuils qu'elle tue) et s'efforce de « **ne tirer que des mâles** » et « **des chevreuils d'un an** » afin d'éviter leur prolifération.

2. Le critère de la jouissance et de l'utilité pose également problème dans la mesure où le désir humain est illimité : dès lors la justification par la jouissance et l'utilité connaît la même absence de limitation.

- Canguilhem p. 235, « la monstruosité et le monstrueux » : « **La puissance de l'imagination est inépuisable, infatigable** » et peut proposer toujours de nouveaux objets de désir, de nouvelles idées de jouissance ou d'utilisation des ressources.
- Verne chap. X, « L'homme des eaux », p. 124-125 on passe de la subsistance au luxe : « **Ces étoffes qui vous couvrent sont tissées avec le byssus de certains coquillages ; elles sont teintées avec la pourpre des Anciens [murex, coquillage écrasé] et nuancées de violettes que j'extrait des aplysies de la Méditerranée. Les parfums que vous trouverez sur la toilette de votre cabine sont le produit de la distillation des plantes marines. Votre lit est fait du plus doux zostère de l'océan. Votre plume sera un fanon de baleine, votre encre la liqueur sécrétée par la seiche ou l'encornet.** » → l'exploitation des ressources sous-marines alimente ici certes une jouissance, mais dépasse le cadre de l'utilité. NB : Verne recrée ainsi tout un imaginaire de l'exotisme

4 L'exemple a déjà été utilisé en I : si possible, varier les exemples.

oriental, celui des contes des Mille et une nuits, de la caverne d'Ali Baba ; il réactive les mythes du voyage fabuleux, le goût du trésor mythique, appliqué ici à une exploitation du milieu naturel, représenté comme un trésor sans fond.

- Haushofer : la narratrice, p. 134 s'accuse de ne pas aimer les pommes d'hiver et de leur avoir toujours, dans le passé, trouvé un goût de betterave, « **mais c'est qu'avant** » dit-elle, « **je devais être difficile ou trop gâtée** » : le critère de l'exploitation et donc de l'usage des ressources repose donc beaucoup moins sur le besoin ou l'utilité que sur leur disponibilité. Si Robinson ou la narratrice apprennent à limiter l'exploitation des ressources, c'est uniquement parce qu'ils y sont contraints.
- Il faut donc ici apporter un rectificatif à la citation : si c'est donc bien en effet l'usage ou la jouissance des ressources qui fonde leur valeur (les pommes d'hiver sont bonnes pour la santé, il faut donc en manger), voire même des valeurs morales (refuser de manger des pommes d'hiver, c'est être trop gâtée) mais leur exploitation n'est limitée que par leur disponibilité (il n'y a pas d'autre moyen de consommer des vitamines en hiver).
- Le critère de l'utilité est d'ailleurs également questionné par Canguilhem sur le plan éthique à propos de la vivisection dans le chapitre « L'expérimentation en biologie animale » p. 22 quand il rapporte certaines conclusions de la thèse de médecine de M. P. Deitsch, conclusions fondées sur l'ablation de la rate chez des chiens vivants. L'auteur de cette thèse est bien conscient que cet examen est « **douloureux et même cruel** », et qu'il est fait sur les chiens car il « **ne pouvait se faire sur l'homme sans crime** » même s'il est utile pour connaître la fonction exacte de la rate. Peut-on accepter n'importe quelle expérience que justifie son utilité ? La réponse ne va pas du tout de soi, mais la question mérite d'être posée.

3. Spécificité du questionnement aujourd'hui : la question de la limitation de l'exploitation des ressources naturelles se pose évidemment avec beaucoup d'acuité aujourd'hui.

- Les narrateurs du *Mur invisible* et de *Robinson Crusoë* partagent finalement la même situation : isolés des autres hommes, disposant de ressources techniques rudimentaires, ils sont excessivement contraints par le milieu naturel où ils évoluent. Il n'est donc pas étonnant qu'ils partagent la même vision et les mêmes valeurs, imposées par la nécessité et la limitation de leur accès aux ressources naturelles : la leçon de Crusoë est donc assez naturellement partagée et mise en pratique par la narratrice. La chasse, par exemple, représente typiquement un moyen de se procurer des ressources qui doit, pour la narratrice, être soumis aux nécessités du besoin, et non au plaisir, comme c'est le cas pour Louise, la cousine de la narratrice, « **chasseresse passionnée** », ou pour les personnages de Jules Verne.
- Avec les progrès de la science moderne d'abord puis les progrès de l'industrialisation, la contrainte du milieu sur l'homme s'est faite moins impérieuse : les ressources de la science et de l'industrie, à l'époque de Jules Verne et pour ses héros (qui disposent de moyens d'extraction, de transformation, d'élimination et du savoir de l'ingénieur pour les mettre en œuvre), offrent un champ d'exploitation illimité du milieu naturel : l'homme peut véritablement se croire, selon l'expression de Descartes, « **maître et possesseur de la nature**⁵ ».

Conclusion – transition : il faut donc se rendre à l'évidence : le critère limitant l'exploitation des ressources est davantage celui de la disponibilité que celui du besoin ou de l'usage. Or, dans un contexte où l'évolution scientifique et technique ne contraint pas l'homme à se régler sur ses besoins et à limiter ses désirs, comme le font Crusoë et la narratrice du *Mur invisible*, comme le fait malgré lui Ned Land, limité par la prison du *Nautilus*, il faut essayer de repenser les rapports de l'homme à son milieu.

5 *Discours de la Méthode*.

III Comment corriger le critère d'évaluation des ressources afin d'n repenser l'exploitation ?

1. Dépasser la tendance humaine à l'anthropocentrisme : élargir la perspective

- retour à la citation : la réflexion de Crusoé suppose un point de référence qui est l'humanité (pronom « nous »).
- cf analyse par Canguilhem (« Le vivant et son milieu, p. 190) de la tendance du savant à renforcer cet anthropocentrisme : « L'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu. » Ce système de référence « confère à ce milieu propre une sorte de privilège sur les milieux propres des autres vivants ». « L'homme vivant tire de son rapport à l'homme savant une inconsciente fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants, comme ayant plus de réalité et non seulement une autre valeur » → c'est, encore une fois, cet anthropocentrisme et cette vanité qu'il faut dépasser ; les ressources ne valent pas seulement « pour nous », mais pour toutes les espèces vivantes.
- Les trois œuvres, à travers les expériences de la nature qu'elles présentent, nous invitent justement à élargir la perspective, à penser l'homme comme partie du vivant et non comme sommet de la pyramide du vivant. Dans son introduction, Canguilhem invite d'ailleurs à la modestie : p. 13 « L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ? ». Dans la capacité à mener l'expérience de la vie, l'homme n'est pas plus compétent que les autres êtres vivants ; le philosophe rappelle aussi, dans « L'expérimentation en biologie animale » p. 49, que « les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes », mais que « ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson », nous invitant ainsi à décentrer notre perspective.
- L'expérience-limite de la narratrice du *Mur invisible* l'amène progressivement à prendre conscience d'une unité fondamentale du vivant : p. 274 « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille, et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés » ; elle va même plus loin : « dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils ».
- Le professeur Aronnax, figure du savant, connaît en théorie les différentes espèces du milieu naturel, qu'il a appris à son serviteur Conseil à classer et répertorier ; mais l'expérience qu'il vit au bord du *Nautilus* l'amène à expérimenter concrètement la richesse et l'ingéniosité du vivant. P. 125, comme le dit le capitaine Nemo en termes mystiques, « la mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence » : il faut noter le singulier, qui unit la multiplicité du vivant marin en une unité fondamentale.
- L'expérience – ou les expériences – de la nature dans les trois œuvres invite donc à remettre en perspective la place de l'homme au sein du vivant.

2. Dépasser les jugements de valeur (bon, mauvais) : il est évidemment essentiel que chaque espèce vivante détermine ce qui est « bon pour lui » afin de perdurer ; mais il ne s'agit pas d'ériger ensuite ces catégories en « bon ou mauvais » absolu. Il ne faut pas moraliser la nature (cf Spinoza, pas de lois morales dans la nature). Le « bon » et le « mauvais » doivent uniquement rester des catégories pragmatiques (bon pour la vie, mauvais pour la vie) liées à certaines catégories de vivants.

- *Le Mur invisible* : p. 122 « Même la solitude qui nous a accompagnés pendant tant de générations se meurt avec moi. Ce n'est ni bien ni mal. C'est tout simplement ainsi ».
- Ne pas confondre discours mythique et réalité biologique → Canguilhem, « La monstruosité et le monstrueux ».

3. Il faut prendre conscience de la dimension éthique de notre rapport au vivant.

- Il ne s'agit pas ici d'apporter une réponse à la question de l'exploitation des ressources, mais de prendre conscience de ce que l'expérience de la vie en elle-même comporte une dimension éthique :
- C'est très clairement ce que dit Canguilhem quand il rappelle que le vivant en général – et l'homme en particulier, ne prélève pas indifféremment dans le milieu ce dont il a besoin, mais que ce prélèvement fait l'objet d'une orientation, d'un choix, où se révèle sa liberté → Introduction : p. 15 « L'étude biologique de l'alimentation ne consiste pas seulement à établir un bilan, mais à rechercher dans l'organisme lui-même le sens du choix qu'à l'état libre il opère dans son milieu pour faire ses aliments de telles et telles espèces ou essences (...) »
- Dans cette optique, la connaissance du vivant est essentielle car elle permet justement des choix éclairés : p. 43, chap. « L'expérimentation en biologie animale » : « Le savoir, y compris et peut-être surtout la biologie, est une des voies par lesquelles l'humanité cherche à assumer son destin et à transformer son être en devoir »
- Choix assumé jour après jour par la narratrice du MI et le capitaine Nemo.
→ choix du traitement réservé à Bella et Taureau, choix de l'attitude envers les chats ... → la narratrice s'installe immédiatement dans une attitude de responsabilité par rapport aux autres êtres vivants → fourrage aux chevreuils pendant l'hiver...
→ Nemo : collectionneur (cf cabinet de curiosités) ; ne prélève pas dans le milieu marin de quoi s'enrichir, mais ce qui lui permet d'être libre et de satisfaire une soif de beauté, de connaissance et de liberté.

Conclusion générale :

- L'homme, comme tout être vivant, évalue son milieu en fonction de ce qui lui apporte utilité et plaisir ; il serait donc pertinent de fonder l'exploitation des ressources sur ce critère.
- Néanmoins ce critère n'est pas véritablement limitant : il ne règle pas la question de ce qui n'est pas utile ou bénéfique, et ne tient pas compte du caractère illimité de la jouissance ou de l'utilité : le seul caractère véritablement limitant est l'épuisement des ressources.
- Il est donc nécessaire de repenser ces critères ; pour cela, il faut prendre conscience de ce que d'une part l'homme fait partie du vivant, et de ce que l'environnement naturel qu'il perçoit (son *Umwelt*, pour parler comme Canguilhem) croise les environnements naturels d'autres êtres vivants dans le milieu géographique (*Umgebung*) qui les réunit. D'autre part, il faut prendre conscience de ce que la façon dont nous disposons des ressources naturelles dépend en réalité d'un choix qui doit prendre une dimension éthique et consciente – quelle qu'elle soit, et que c'est une des formes que prend notre liberté.
- Il faut peut-être apprendre alors à « penser comme une montagne », comme le dit le penseur de l'éthique environnementale Aldo Leopold dans *Almanach d'un comté des sables*.

1. Le mythe de Prométhée selon le dialogue *Protagoras* (320. 321c) de Platon :

Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à la création de ces dernières fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre. Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Epiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Epiméthée demanda à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. « Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner ».

Sa demande accordée, il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force ; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour ces derniers d'autres moyens de conservation ; car à ceux d'entre eux qu'il logeait dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain ; pour ceux qui avaient l'avantage d'une grande taille, leur grandeur suffit à les conserver, et il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races.

Mais quand il leur eut fourni les moyens d'échapper à une destruction mutuelle, il voulut les aider à supporter les saisons de Zeus ; il imagina pour cela de les revêtir de poils épais et de peaux serrées, suffisantes pour les garantir du froid, capables aussi de les protéger contre la chaleur et destinées enfin à servir, pour le temps du sommeil, de couvertures naturelles, propres à chacun d'eux ; il leur donna en outre comme chaussures, soit des sabots de cornes, soit des peaux calleuses et dépourvues de sang, ensuite il leur fournit des aliments variés suivant les espèces, aux uns l'herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres des racines ; à quelques-uns même il donna d'autres animaux à manger ; mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leur victime pour assurer le salut de la race.

Cependant Epiméthée, qui n'était pas très réfléchi avait sans y prendre garde dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couvertures ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphestos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie ; mais il n'avait pas la science politique ; celle-ci se trouvait chez Zeus et Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole que Zeus habite et où veillent d'ailleurs des gardes redoutables. Il se glisse donc furtivement dans l'atelier commun où Athéna et Héphestos cultivaient leur amour des arts, il y dérobe au dieu son art de manier le feu et à la déesse l'art qui lui est propre, et il en fait présent à l'homme, et c'est ainsi que l'homme peut se procurer des ressources pour vivre. Dans la suite, Prométhée fut, dit-on, puni du larcin qu'il avait commis par la faute d'Epiméthée.

Quand l'homme fut en possession de son lot divin, d'abord à cause de son affinité avec les dieux, il crut à leur existence, privilège qu'il a seul de tous les animaux, et il se mit à leur dresser

des autels et des statues ; ensuite il eut bientôt fait, grâce à la science qu'il avait d'articuler sa voix et de former les noms des choses, d'inventer les maisons, les habits, les chaussures, les lits, et de tirer les aliments du sol. Avec ces ressources, les hommes, à l'origine, vivaient isolés, et les villes n'existaient pas ; aussi périssaient-ils sous les coups des bêtes fauves toujours plus fortes qu'eux ; les arts mécaniques suffisaient à les faire vivre ; mais ils étaient d'un secours insuffisant dans la guerre contre les bêtes ; car ils ne possédaient pas encore la science politique dont l'art militaire fait partie. En conséquence ils cherchaient à se rassembler et à se mettre en sûreté en fondant des villes ; mais quand ils s'étaient rassemblés, ils se faisaient du mal les uns aux autres, parce que la science politique leur manquait, en sorte qu'ils se séparaient de nouveau et périssaient.

Alors Zeus, craignant que notre race ne fut anéantie, envoya Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice pour servir de règles aux cités et unir les hommes par les liens de l'amitié. Hermès alors demanda à Zeus de quelle manière il devait donner aux hommes la justice et la pudeur. « Dois-je les partager comme on a partagé les arts ? Or les arts ont été partagés de manière qu'un seul homme, expert en l'art médical, suffit pour un grand nombre de profanes, et les autres artisans de même. Dois-je répartir ainsi la justice et la pudeur parmi les hommes ou les partager entre tous ? » – « Entre tous, répondit Zeus ; que tous y aient part, car les villes ne sauraient exister, si ces vertus étaient comme les arts, le partage exclusif de quelques-uns ; établis en outre en mon nom cette loi que tout homme incapable de pudeur et de justice sera exterminé comme un fléau de la société ».

Voilà comment, Socrate, et voilà pourquoi et les Athéniens et les autres, quand il s'agit d'architecture ou de tout autre art professionnel, pensent qu'il n'appartient qu'à un petit nombre de donner des conseils, et si quelque autre, en dehors de ce petit nombre se mêle de donner un avis, ils ne le tolèrent pas, comme tu dis, et ils ont raison selon moi. Mais quand on délibère sur la politique où tout repose sur la justice et la tempérance, ils ont raison d'admettre tout le monde, parce qu'il faut que tout le monde ait part à la vertu civile ; autrement il n'y a pas de cité.

Traduction Emile Chambry.

2. Vendredi, in *Eloges à Crusoë*, in *Eloges*, Saint-John-Perse, 1909

Rires dans du soleil, ivoire ! agenouillements timides, les mains aux choses de la terre...

Vendredi !

que la feuille était verte, et ton ombre nouvelle, les mains si longues vers la terre, quand, près de l'homme taciturne, tu remuais sous la lumière le ruissellement bleu de tes membres ! - Maintenant l'on t'a fait cadeau d'une défroque rouge. Tu bois l'huile des lampes et voles au garde-manger ; tu convoites les jupes de la cuisinière qui est grasse et qui sent le poisson ; tu mires au cuivre de ta livrée tes yeux devenus fourbes et ton rire, vicieux.